

23  
COLLÈGE DE FRANCE

---

COURS DE NUMISMATIQUE ET DE GLYPTIQUE

---

LEÇON D'OUVERTURE

PAR

E. BABELON

Membre de l'Institut

---

*(Extrait de la Revue Internationale de l'Enseignement)*

Cette brochure ne peut être mise dans le commerce

---

PARIS

LIBRAIRIE MARESCQ AINÉ

A. CHEVALIER-MARESCQ & C<sup>ie</sup> ÉDITEURS

20, RUE SOUFFLOT, 20

1903

Bibliothèque Maison de l'Orient



129115

COLLÈGE DE FRANCE

---

COURS DE NUMISMATIQUE ET DE GLYPTIQUE

---

LEÇON D'OUVERTURE

(5 janvier 1903)

COLLÈGE DE FRANCE

---

COURS DE NUMISMATIQUE ET DE GLYPTIQUE

---

LEÇON D'OUVERTURE

PAR

E. BABELON

Membre de l'Institut

---

*(Extrait de la Revue Internationale de l'Enseignement)*

**Cette brochure ne peut être mise dans le commerce**

---

PARIS

LIBRAIRIE MARESCQ AINÉ

A. CHEVALIER-MARESCQ & C<sup>ie</sup> ÉDITEURS

20, RUE SOUFFLOT, 20

—  
1903

# COLLÈGE DE FRANCE

---

## COURS DE NUMISMATIQUE ET DE GLYPTIQUE

---

### LEÇON D'OUVERTURE

Messieurs,

Ma première parole, en inaugurant cet enseignement de la numismatique et de la glyptique, doit être un remerciement.

J'adresse l'expression de ma profonde gratitude à M. Charles Ephrussi qui, au nom et comme représentant de la *Gazette des Beaux-Arts*, et pour en célébrer le cinquantenaire, a eu la généreuse inspiration de fonder au Collège de France, pour une période assez longue, une chaire consacrée à explorer un domaine tout particulier de l'histoire des arts.

L'auteur érudit et disert de tant de recherches critiques sur la vie et les œuvres des maîtres de la Renaissance italienne et allemande, le directeur d'une *Revue* qui a puissamment contribué à cette renaissance de la médaille moderne à laquelle nous assistons depuis un quart de siècle, a justement pensé qu'une lacune existait dans le cadre général de notre haut enseignement ; il a jugé que l'histoire de la monnaie et de la médaille artistique, ainsi que sa compagne presque inséparable, l'histoire de la gravure sur gemmes, devaient occuper une place dans le cortège des sciences du passé, à côté des autres branches de l'archéologie figurée. En évoquant ces ombres nouvelles, il a réalisé un vœu cher à tous ceux qui croient que les multiples manifestations de l'art, quelque diversifiées qu'elles paraissent, sont inséparables ; qu'elles sont, dans leur variété, le vivant tableau des transformations et de la souplesse féconde du génie humain à toutes les époques, et comme les pages d'un même livre : on n'a le droit d'en négliger aucune. Il a répondu à la pensée, à la fois des érudits et des amateurs, des hommes d'études spéculatives qui fouillent le passé de l'humanité pour le mieux connaître et des artistes qui cherchent dans l'expérience de leurs devanciers des enseignements pour les

progrès de l'avenir. Il a bien mérité du Collège de France, de la science et des arts ; il s'est conquis, par ce rôle de protecteur et de Mécènes, — un des plus nobles qui soient dans le monde, — des droits à la reconnaissance d'un public d'élite dont je suis heureux d'être le modeste interprète.

Je dois aussi exprimer ma reconnaissance à tout le corps professoral du Collège de France dont les suffrages bienveillants m'ont appelé à occuper cette chaire nouvelle. S'ils m'ont conféré par là un honneur qui me remplit de fierté, je dois pourtant ajouter qu'ils ont placé sur mes épaules un bien lourd fardeau et que je me sens envahi par la crainte de n'être qu'incomplètement à la hauteur de la tâche qu'ils m'ont confiée. Bien que j'aie passé déjà près de cinq lustres dans l'étude de la numismatique et de la glyptique, je suis un nouveau venu dans le professorat, et cette pensée obsède surtout mon esprit lorsque je songe aux maîtres illustres dont la voix éloquente a retenti et retentit encore dans ces murs, à cette longue théorie de savants qui sont la plus belle couronne de la France et à la suite desquels je suis appelé à marcher.

Je pense aussi qu'il s'agit d'un enseignement nouveau, d'un enseignement à créer, car si la numismatique et la glyptique ont, de bonne heure, attiré l'attention des érudits et des amateurs, elles n'ont, jusqu'ici, guère fait l'objet que de leçons accessoires des cours d'archéologie ; elles n'ont été que des annexes, des épisodes secondaires et volontiers négligeables de l'enseignement classique ou médiéval, comme si elles n'eussent point, par elles-mêmes, assez d'originalité et de sérieux, assez de cohésion ou d'ampleur pour fournir la matière d'un enseignement soutenu, permanent, méthodique et doctrinal.

Pourtant, aucune des branches des sciences archéologiques n'a plus de monuments à sa disposition. Voyez, par exemple, les pierres gravées : elles se rencontrent dans toutes les civilisations, soit que vous les observiez dans le scarabée égyptien, dans le cylindre et le cône babylonien ou dans cette forme de noyau de pêche que leur donne la glyptique de l'âge mycénien, soit que vous considériez, à l'époque classique, médiévale ou dans les temps modernes, le camée ou l'intaillé montés en pendant de collier, en fibule, en cachet, en chaton de bague, en applique dans les produits de l'orfèvrerie : quelle indéfinie multiplicité de monuments, quelle variété de formes et de sujets ! On en trouve partout, dans la sébille du marchand de bric à brac aussi bien que sous les vitrines du Cabinet des médailles ; les unes sont d'une époque voisine des origines de l'humanité, les autres sont des œuvres contemporaines. Elles plaisent à tout le

monde, au barbare comme à l'homme de la culture la plus raffinée; on les ramasse avec une curiosité empressée dans toutes les ruines, et c'est aux gemmes gravées que le poète fait allusion lorsqu'il dit :

Ce fin miroir, étincelant et dur,  
 Reste de nations mortes, durable pierre  
 Qu'on trouve sous ses pieds, lorsque dans la poussière  
 On cherche les cités sans en voir un seul mur (1).

Et quant aux monnaies et médailles, ai-je besoin, Messieurs, de vous rappeler que leur nombre et leur variété sont peut-être plus incommensurables encore, bien que leur commencement soit relativement moderne par rapport à celui de la gravure des gemmes.

La numismatique et la glyptique sont ainsi, dans les sciences historiques, ce qu'est l'entomologie dans les sciences naturelles. Nous aussi, nous devons travailler la loupe à la main; et quelles merveilles, souvent, cette loupe nous fait observer dans ce monde complet qui est notre domaine, presque aussi indéfini que celui des insectes, si bien que nous serions tentés d'appliquer à l'art l'exclamation enthousiaste de Linné : *natura maxime miranda in minimis!*

Aussi, ces deux sœurs jumelles — la numismatique et la glyptique — sont, de toutes les branches de l'art, celles qui comptent le plus d'amateurs. Il vous suffira de regarder autour de vous ou de sortir dans la rue pour rencontrer des personnes qui portent au chaton de leur bague une pierre gravée antique ou moderne, et une médaille en breloque ou en épingle de cravate. Les collections de pierres gravées, de médailles surtout, sont plus nombreuses que celles de toute autre série archéologique et il en fut ainsi de tout temps, car aucune des branches de l'histoire des arts plastiques n'a, de meilleure heure, provoqué l'attention des hommes d'étude, des artistes et des curieux du passé de l'humanité. A Rome même, dès le temps d'Auguste, tout riche citoyen voulait avoir sa dactylothèque où étaient alignés ses camées, sertis en agrafes ou en pendants de colliers, ses intailles montées en bagues ou en cachets. Posséder en abondance de semblables bijoux, était — les poètes nous le disent, — le dernier mot du luxe et de l'opulence (2). Et quant aux médailles, vous n'ignorez pas que déjà les Romains savaient les interroger, tout aussi bien que les numismates modernes, pour établir la véracité de certains événements des temps passés.

Ai-je besoin de vous rappeler, par exemple, le récit que fait un

(1) Alfred de Vigny, *La maison du berger*.

(2) Martial, V, 14; XI, 50; Juvenal, *Sat.*, I, 29; V, 41. Cf. E. Babelon, *Catalogue des Camées de la Bibliothèque nationale*, Introd., p. XLVI.

des chroniqueurs de l'*Histoire Auguste*, Vopiscus, d'une discussion historique qu'il eut avec plusieurs de ses amis, et qu'ils éclaircirent en invoquant les monnaies anciennes (1). Parmi les interlocuteurs, les uns prétendaient que Firmus qui s'empara de l'Égypte sous Aurélien n'avait été qu'un vulgaire brigand et ne méritait pas le nom de prince ou de tyran. Les autres soutenaient au contraire que Firmus n'était point un simple rebelle et qu'il avait su s'élever au rang d'usurpateur impérial. La discussion fut close lorsque l'un des assistants, Severus Archontius, eut exhibé des monnaies que Firmus avait fait frapper à son effigie, monnaies dont, pour le dire en passant, aucun exemplaire n'a jusqu'ici encore été retrouvé. Les anciens eux-mêmes reconnaissaient ainsi le caractère de document historique qu'avaient leurs monnaies, et c'est ce que proclame formellement Cassiodore, au moment où le rideau va tomber sur la scène du monde antique : *monetam facis*, dit-il au roi Odoacre, *de nostris temporibus futura secula commonere* (2).

Je pourrais donc dire, sans hyperbole, que les bases de la science numismatique furent jetées dès l'antiquité même, si le haut moyen âge avait su développer ces principes de critique. Loin de là, il fit souvent, des pierres gravées et des monnaies antiques, des objets de superstition, comme les fameux deniers de Judas qui sont, la plupart du temps, des didrachmes de Rhodes (3); comme ces pièces d'or antiques conservées à Milan, qu'on disait avoir été frappées par Tarah, le père d'Abraham, données plus tard par Joseph, fils de Jacob, au trésorier du royaume de Saba, envoyées par la reine de Saba à Salomon et enfin, apportées par les rois Mages à l'Enfant Jésus (4).

Quant aux gemmes antiques, camées et intailles, la plupart d'entre elles furent investies de vertus magiques et talismaniques; ou bien, vénérées comme des reliques de l'histoire sacrée, elles passèrent pour des œuvres du roi Salomon, le type de la Sapience et de l'habileté technique.

Cet étrange travestissement, ce culte empreint de naïveté et de superstition, s'ils contribuèrent à préserver de la destruction les monuments les plus célèbres qui vont faire l'objet de nos études, retardèrent toutefois pour longtemps la naissance de la critique historique. Ce fut seulement au XIV<sup>e</sup> siècle que des esprits curieux et réfléchis commencèrent à considérer les médailles et les pierres

(1) Vopiscus, *Firmus*, II.

(2) Cassiod. *Senat. Variæ*, VI, 7, éd. Mommsen, p. 180.

(3) E. Babelon, *Traité des monnaies grecques et romaines*, t. I, p. 78.

(4) F. de Mély, dans la *Revue numismatique*, 1899, p. 501.

gravées antiques, non plus comme des restes de l'histoire sacrée ou comme des éléments décoratifs pour des chasses ou d'autres produits de l'orfèvrerie, mais comme des témoins authentiques des civilisations païennes. On se risque, dès lors, à discuter les traditions, à interroger les monuments eux-mêmes et à leur demander compte de leur origine vraie, de leur passé réel.

Dans cet ordre d'idées, Pétrarque eut, sans doute, quelques précurseurs timides, comme Oliviero Forza, de Trévise, mais si l'on envisage dans son ensemble le grand mouvement qui doit bientôt emporter les esprits, c'est à Pétrarque, né en 1304, que nous devons faire remonter les premières études critiques sur la numismatique et la glyptique de l'antiquité. Pendant son séjour à Rome, nous dit-il lui-même, il achète les gemmes et les médailles antiques que lui apportent les vigneron de la campagne romaine et il y déchiffre avec émotion les noms des empereurs : laissez-moi, Messieurs, vous citer ce passage qui marque le point de départ de nos études : *Sape me vineæ fossor Romæ adiit, gemmam antiqui temporis aut aureum argenteumque nummum manu tenens, donnunquam rigido dente lignis attritum, sive ut emerem, sive ut insculptos eorum vultus agnoscerem* (1).

Ainsi, voilà, enfin éveillée, la curiosité scientifique et artistique dont nous sommes les continuateurs. Pétrarque, qu'on a défini « le premier homme moderne », s'efforçait de communiquer autour de lui la passion qui le dévorait ; il incitait l'empereur Charles IV à former une collection de médailles : « J'ai fait cadeau à l'empereur, dit-il, d'un certain nombre de pièces d'or et d'argent qui faisaient mes délices et qui portaient, entourée de lettres très ténues, l'effigie des Césars, effigie si bien gravée qu'elle paraissait vivante : « Voilà, disais-je à l'empereur, ceux auxquels tu as succédé ; voilà ceux que tu dois t'efforcer d'imiter » (2).

Le branle était ainsi donné. La liste serait longue des collectionneurs de gemmes et de médailles, à partir du xv<sup>e</sup> siècle, en Italie, en France et dans les autres contrées de l'Europe. Bientôt, papes et rois, princes et prélats, grands seigneurs et riches bourgeois, tous à l'envi veulent avoir leur collection : c'est un luxe obligé, une mode de bon ton.

A côté des amateurs et des dilettantes, on voit grandir, à la suite de Pétrarque, la première génération de savants. Ange Politien, en

(1) Pétrarque, *Epistolæ de rebus familiaribus*, XVIII, 8 ; P. de Nolhac, *Pétrarque et l'humanisme*, p. 20 et 265.

(2) Pétrarque, *Epistolæ*, XIX, 3 ; P. de Nolhac, *op. cit.*, p. 265, note 4.



1489, cite, comme Pétrarque, des monnaies antiques à l'appui de ses assertions historiques (1). L'érudition numismatique se dégage lentement de la curiosité superficielle. Guillaume Budé, l'ami de François I<sup>er</sup>, possède une collection de monnaies romaines qu'il prend pour base de son livre de métrologie numismatique : *De asse et partibus ejus*, paru en 1514 : c'est, je crois, le plus ancien livre de numismatique qui ait été imprimé. Mais il fut suivi bientôt, dès 1517, d'un recueil d'*Imagines illustrium virorum* publié à Rome par Andrea Fulvio, qui reproduit, avec un commentaire historique, les effigies monétaires des empereurs romains, d'après la collection de Mazochi (2). L'ouvrage eut une vogue immense et fut le premier du genre parmi les guides à l'usage des curieux. Mais quels guides ! que ceux où s'alignent les effigies monétaires de tous les patriarches bibliques et de tous les héros de la Fable ; où une monnaie qui représente Brutus au milieu de ses lieutenants, par exemple, est expliquée par Erasme, l'homme le plus savant de son temps, comme figurant Noé avec ses fils au sortir de l'arche après le déluge ! On y enseigne que la monnaie fut inventée par Tubalcaïn, ce que vous lirez, avec bien d'autres naïvetés pittoresques, dans le *Promptuaire des médailles* imprimé à Lyon par Guillaume Rouille en 1553.

A dater du milieu du xvi<sup>e</sup> siècle les ouvrages de numismatique ne se comptent plus. Ils ont, malgré leur peu de valeur scientifique réelle, conquis la célébrité à des noms comme ceux de Fulvio Orsini, l'évêque Antonio Agustin, Enea Vico, Sébastien Erizzo, Jacques de Strada, Abraham Gorlée. Bien curieuse est la correspondance de ces amateurs et de ces érudits passionnés qui sont en rapports épistolaires les uns avec les autres, et qui parcourent l'Europe à la recherche des gemmes et des médailles. Le Hollandais Hubert Goltz, pour vous citer un exemple, quitte Anvers en 1557, visite en Hollande 200 cabinets de médailles ; en France plus de 200, dont 28 à Paris ; 175 en Allemagne ; plus de 380 en Italie. Rentré dans sa patrie, il met ses notes en ordre et rédige des catalogues que dépense malheureusement une énorme quantité de pièces fausses ou imaginées dans le but puéril de combler des lacunes. Dans leur impatience de posséder des séries complètes, les amateurs, sans le moindre scrupule et sans songer à mal, font forger les pièces qu'ils supposent avoir existé. Mais ne nous scandalisons pas trop, Mes-

(1) *Angeli Politiani Miscellaneorum centuria prima*, avec une préface à Laurent de Médicis. Florence, 1489, in-4<sup>o</sup> (dans le chapitre LXII, il cite les monnaies de P. Clodius Pulcher, de la collection de Laurent).

(2) E. Babelon, *Traité des monnaies grecques et romaines*, t. I, p. 91.

sieurs, car le progrès était sans doute à ce prix : l'astrologie et l'alchimie n'ont-elles pas précédé l'astronomie et la chimie ?

En 1602, Henri IV songeant à reconstituer l'ancien Cabinet royal de gemmes et de médailles que les guerres de religion avaient dispersé ou détruit, jeta les yeux sur un amateur d'Aix-en-Provence, Pierre de Bagarris, à qui il confia le soin de lui composer un Cabinet, afin, dit le Roi, d'orner les résidences royales, de faire l'éducation et l'instruction du Dauphin, et d'offrir de bons modèles aux artistes. Telles sont les origines de notre Cabinet des médailles actuel.

Puis, vint Fabri de Peiresc (1580-1637), le compatriote et l'ami de Bagarris, le plus éminent des précurseurs de l'archéologie moderne. La première pièce que Peiresc plaça dans son médaillier fut un sou d'or d'Arcadius dont son père lui avait fait cadeau ; son oncle, témoin de la joie du jeune homme, lui donna deux autres médailles ; n'est-ce pas à peu près ainsi, Messieurs, que plusieurs d'entre vous ont senti naître et se développer leur vocation de collectionneurs ? Avec Peiresc l'érudition archéologique est née. Peiresc sait dégager, par exemple, le grand camée de la Sainte-Chapelle, aujourd'hui au Cabinet des médailles, des légendes dont son origine était voilée, pour lui assigner sa véritable attribution historique. Il explique avec sagacité toutes les médailles qu'on lui présente, il dénonce et répudie les œuvres des faussaires. Sa correspondance journalière, aujourd'hui en grande partie publiée, est un monument de critique pénétrante qui domine la science et la curiosité de son temps, comme l'œuvre de Pétrarque plane au-dessus de la première génération d'humanistes.

Les érudits des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles n'eurent qu'à s'engager dans la voie ouverte par Peiresc. Parmi eux, je vous citerai seulement Claude Le Blanc dont l'histoire de la monnaie royale française n'a pas encore, dans son ensemble, été remplacée (1), et Jean Vaillant (1632-1706) dont les publications numismatiques eurent une influence si profonde et si durable. Vaillant qui parcourut douze fois l'Europe et l'Asie occidentale, recherchant des médailles, parfois au péril de sa vie, s'astreint à ne décrire que les pièces qu'il a vues et touchées de ses mains, suivant la méthode défiante de Peiresc. Il rejette toutes les apocryphes ; et, ce qui n'est pas un mince mérite, il s'efforce d'être exact dans ses lectures. Aussi, a-t-on encore aujourd'hui, avec confiance, quelquefois recours à ses ouvrages pour des pièces qu'il décrit et qui n'ont pas été revues après lui.

(1) Le Blanc, *Traité historique des monnoies de France*, Paris, 1690, in-4°.

Mais, quelque utiles qu'ils aient été et qu'ils soient encore, les répertoires de Vaillant ne sont que des descriptions sommaires, sans commentaire critique, sans doctrine, inspirées seulement par la préoccupation du collectionneur sagace et expérimenté plutôt que du savant. Il range les monnaies grecques dans l'ordre alphabétique des villes, de sorte qu'à côté des pièces d'une ville d'Espagne ou d'Italie se trouvent décrites celles d'une ville d'Asie mineure ou de Syrie. Bref, les répertoires de Vaillant, s'ils constituent un progrès considérable sur le passé, ne sont, malgré tout, que des inventaires érudits ; il n'y a point encore, à proprement parler, de science dans l'acception que nous devons donner à ce mot.

Et cependant, toute la littérature numismatique et tous les médailliers conservèrent l'ordre alphabétique de Vaillant jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Alors, enfin, survint le P. Eckhel (1737-1798) conservateur du Cabinet de Vienne, qui publia, outre un beau volume sur les gemmes de la collection impériale, les huit tomes de son impérissable *Doctrina numorum veterum*, en même temps que Winckelmann donnait son *Histoire de l'art* et que notre Barthélemy, conservateur du Cabinet des médailles, s'immortalisait par son *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*.

Par une intuition qui nous paraît aujourd'hui toute naturelle, mais qui, dans son temps, put être qualifiée de géniale, Eckhel eut l'idée de classer le médaillier impérial en suivant l'ordre géographique de Strabon, c'est-à-dire en commençant par l'occident de l'Europe, l'Espagne, la Gaule, la Grande-Bretagne, pour continuer par l'Italie, et faisant le tour du bassin de la Méditerranée, pour terminer par l'Égypte, la Cyrénaïque, Carthage et la Maurétanie. C'est le système qui est encore aujourd'hui celui de tous les grands médailliers ; ce fut l'abbé Barthélemy qui l'adapta au classement du Cabinet des médailles de Paris et c'est dans cet ordre que se trouve disposée la *Doctrina numorum veterum*, ainsi que la *Description générale des monnaies antiques* de Mionnet et tous les grands recueils de numismatique publiés jusqu'ici.

Cet ordre est, en effet, le seul pratique et commode pour un médaillier public et pour un répertoire dont le principal objet est de permettre de retrouver, sur le champ et sans grand effort intellectuel, une description de médaille ou l'explication d'un type monétaire. Il a, en outre, l'avantage de placer les unes à côté des autres les monnaies d'une même région, et ces monnaies ont généralement entre elles une affinité naturelle qui appelle ce rapprochement. C'était donc un progrès essentiel sur l'ordre alphabétique. Mais répond-il lui-même à toutes les exigences de la science ; est-

il rigoureusement scientifique ? Évidemment non, puisque les monnaies de l'Espagne et de la Gaule, pour citer un exemple, monnaies qui sont des pièces d'imitation et subordonnées, s'y trouvent cataloguées avant leurs prototypes ; les suites de Marseille, de Rhoda, d'Emporiæ, avant celles de Phocée ou de Rhodes dont elles sont imitées ; celles de l'Italie méridionale avant la Grèce propre, leur mère-patrie. Dans un arrangement semblable, un livre ou un médaillier paraît être seulement une mine plus ou moins riche de matériaux classés, expliqués et mis à la disposition des sciences historiques. Mais on n'y aperçoit qu'à l'état latent, pour ainsi dire, l'évolution normale de l'ensemble ; les seuls services qu'on puisse attendre d'une pareille méthode et de tels ouvrages, — services éminents et de premier ordre, j'en conviens, — ce sont des descriptions scrupuleusement exactes, des explications historiques ou autres de chacun des types monétaires que l'on rencontre et au fur et à mesure qu'ils se déroulent sous les yeux ; des attributions géographiques justifiées. C'est là, en effet, ce qu'on doit à Eckhel, à Mionnet, à Sestini, à Cavedoni, à Henry Cohen. Mais ainsi comprise, la numismatique, si elle n'est plus un simple délasement de curieux et d'amateurs, n'est encore qu'une branche auxiliaire des études archéologiques ; ses éléments peuvent et doivent, certes, être invoqués par ces dernières pour éclairer certains faits mythologiques, artistiques, économiques, géographiques ; mais composée ainsi d'une succession d'analyses, d'une suite d'observations ingénieuses, perspicaces, savantes même, juxtaposées côte à côte, comme les médailles même dans leurs alvéoles, la numismatique, — et je pourrais en dire autant de la glyptique — ne nous montre point encore cette cohésion, cet enchaînement, cette solidarité de tous ses éléments, c'est-à-dire de tous ses organes, qui constitue l'essence même de toute science.

Or, remarquez-le bien, Messieurs, c'est sous cet aspect analytique que, la plupart du temps, la numismatique a été, jusqu'ici, envisagée, même dans le monde scientifique. Ainsi vous expliquerez-vous, comment il est advenu que la numismatique et la glyptique, bien qu'ayant, les premières, comme je vous l'exposais tout à l'heure, provoqué l'attention des érudits et la curiosité des amateurs, n'aient pas encore, sauf quelques brillantes tentatives, donné lieu à un enseignement doctrinal, et que, stimulées dès l'aurore de la Renaissance par l'aiguillon de la critique, elles se trouvent pourtant, être les dernières à venir prendre rang dans le programme de l'enseignement public.

Et d'après ce que je viens de dire, il ne pouvait guère en être

autrement, car pour constituer une science, un enseignement déductif et démonstratif, il ne suffit point d'accumuler les matériaux ni même de les classer dans un ordre raisonnable, il faut en faire la synthèse méthodique, montrer le lien et la loi générale de tous les faits particuliers.

Sans doute, la numismatique doit d'abord décrire exactement les types monétaires, déchiffrer et interpréter les légendes, reconnaître le lieu et la date des émissions, toutes questions préalables qui, souvent, exigent de la part de celui qui les aborde, une grande perspicacité, la sûreté du coup d'œil, la mémoire archéologique, une expérience longue et sans cesse stimulée. Mais elle ne doit pas s'arrêter là ; il lui importe de s'élever plus haut que cette analyse pourtant indispensable et qui est la garantie de la science ; il lui faut expliquer le rôle historique et économique de la monnaie, déterminer les lois de l'évolution de cet agent commercial, la raison d'être des multiples formes de cet objet d'art, l'état civil de ce témoin des événements de l'histoire, car la monnaie a rempli tous ces rôles à la fois.

Et c'est là, en effet, la tâche élevée que se sont assignée quelques auteurs contemporains. En 1860, parut à Berlin, l'*Histoire de la monnaie romaine* de Théodore Mommsen, livre qui fut traduit en français, quelques années après, avec d'amples développements, par le duc de Blacas. Je crois qu'on doit véritablement considérer cet ouvrage comme la première tentative de synthèse scientifique de la numismatique antique, car la *Doctrina* d'Eckhel n'est, malgré son titre, qu'une admirable galerie de monographies critiques. Pour trouver les origines du denier romain, Mommsen remonte aux Grecs ; il expose les systèmes monétaires gréco-asiatiques dont la monnaie romaine n'est que le prolongement et le développement normal. Pour la première fois, la métrologie est prise comme un fil conducteur à travers toutes les séries numismatiques ; pour la première fois, nous voyons mis en relief le rôle essentiel qu'elle a joué dans la filiation des espèces monétaires et leur diffusion commerciale. C'est la marche historique, économique, et je dirai naturelle et logique des phénomènes numismatiques, que l'auteur recherche et expose ; il en reconstitue l'enchaînement et la loi avec toutes ses déductions nécessaires. La science numismatique est désormais et seulement alors, réellement fondée ; elle existe par elle-même, avec la rigueur de ses principes et l'innombrable dissémination de ses applications ; elle se dresse comme un être dont le même souffle de vie anime tous les membres et non pas seulement comme un amas de précieux renseignements pour l'art ou pour les sciences d'érudition. A partir de

ce moment, elle peut, elle doit faire l'objet d'un enseignement spécial et autonome.

Un savant éminent, enlevé à la fleur de l'âge, et qui m'honorait de son amitié, François Lenormant, le comprit tout de suite, et au cours de la période trop courte durant laquelle il fut, après Beulé, chargé du cours d'archéologie qui était alors annexé au Cabinet des médailles et avait lieu à la Bibliothèque nationale même, il consacra deux années de son enseignement à une étude d'ensemble sur la numismatique de l'antiquité. Je pourrais presque, aujourd'hui, m'approprier une page, que mon regretté maître plaçait en 1878, en tête de ces leçons de numismatique, qu'il livrait alors à la publicité :

« La nouveauté même de l'entreprise, dit-il, pourra, dans une certaine mesure, me servir d'excuse, si je m'y suis montré trop inférieur. C'est la première fois que la numismatique a fait l'objet d'un cours public. Et même, lorsque je commençai mes leçons, un des savants qui tiennent aujourd'hui le premier rang dans cette étude (c'était Adrien de Longpérier), m'exprimait des doutes sur la possibilité de ramener aux formes de l'enseignement professoral une science où la multitude et la variété des faits à observer semblent quelquefois défier les tentatives de synthèse, où le tact et la finesse de l'appréciation personnelle tiennent une place si considérable... »

François Lenormant ne se laissa point rebuter par ces difficultés, et en prenant pour base la définition de la monnaie, donnée par Isidore de Séville d'après les jurisconsultes romains, qui distinguait dans la monnaie, la matière, la loi et la forme, il réussit à constituer un enseignement suivi, qui ne fut pas seulement un exposé de « l'apport que la numismatique est en état de faire au fonds commun des sciences d'érudition », mais une magistrale synthèse où la monnaie antique est, tour à tour, envisagée sous le rapport des émissions et des différentes espèces ; sous le rapport du droit monétaire, de ses applications variées et de son fonctionnement ; sous le rapport des types et des légendes et de leur relation avec l'histoire de l'art, la mythologie, la chronologie des événements politiques.

Ce que Lenormant a réalisé partiellement, il y a vingt-cinq ans, je vous demande, Messieurs, de le considérer comme le préambule du cours créé aujourd'hui au Collège de France. Nous pouvons maintenant marcher sur les traces de Lenormant avec d'autant plus d'assurance, que, dans ces dernières années, des tentatives couronnées du plus éclatant succès, tant à Paris que dans plusieurs Universités étrangères, ont confirmé son expérience et achevé de

démontrer que l'enseignement de la numismatique et de la glyptique est scientifiquement réalisable.

L'état d'avancement de ces sciences, réclame, lui aussi, cet enseignement. Depuis un demi-siècle, les publications numismatiques se sont singulièrement multipliées. Une pléiade d'érudits de tous pays s'est efforcée de réviser les attributions géographiques et historiques de toutes les suites monétaires ; on a classé de nombreuses pièces demeurées incertaines ; on a interprété plus rigoureusement les types, mieux déchiffré les légendes ; les grandes collections publiques se sont accrues, à l'envi, dans des proportions inusitées, et presque toutes ont entrepris, sur l'exemple venu de Londres, de publier leurs catalogues illustrés. Bien plus encore, la publication d'un recueil général des monnaies de l'antiquité a été conçue et a déjà reçu un double commencement de réalisation : l'Académie de Berlin a édité un volume de la description générale des monnaies de la Grèce septentrionale (1899), et l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres a, présentement, sous presse le Recueil général des monnaies de l'Asie mineure. Tels sont, en deux mots, les éléments nouveaux qui ne pouvaient se trouver à la disposition des Eckhel, des Mommsen, des Lenormant, et que nous aurons à exploiter ; ils résument quatre siècles de tâtonnements, d'essais, de recherches fructueuses, parfois de fausses manœuvres, d'expériences renouvelées.

Il convient donc à présent, Messieurs, que je vous dise comment j'envisage cette tâche que nous allons entreprendre ensemble.

Au point de vue de l'histoire de l'art, qui est celui que devait surtout envisager le représentant de la *Gazette des Beaux Arts*, fondateur de cette chaire, et que nous prendrons pour l'objet principal de nos préoccupations, l'étude de la numismatique peut se partager en un certain nombre de vastes périodes dont les limites respectives ne sont pas absolues, mais qui se caractérisent cependant par leur originalité propre, due à des différences techniques bien accentuées, à des réformes monétaires et économiques, à des changements brusques et persistants apportés dans le régime de la monnaie ou l'exercice des droits monétaires.

C'est ainsi que nous formerons, comme les historiens de l'art grec, une première période qui comprendra depuis les origines jusqu'à l'invasion des Perses en Grèce et à la ruine d'Athènes en 480. Vous vous souvenez que, par une coïncidence peut-être unique dans les annales de l'humanité, le jour même où les Grecs triomphaient à Salamine de la flotte de Xerxès et délivraient pour toujours leur patrie de la domination perse, les Grecs de Sicile rem-

portaient sur les Carthaginois la bataille d'Himère qui refoulait aussi la domination punique. Les contemporains eux-mêmes rapprochèrent ces deux victoires décisives de la Grèce sur l'Orient, et les annalistes en firent une des grandes étapes de l'histoire universelle : c'était le triomphe assuré de l'indépendance hellénique. A cette époque, l'usage de la monnaie était répandu déjà depuis deux siècles et demi dans le monde grec : c'est cette période primitive que nous étudierons particulièrement cette année.

Elle est caractérisée politiquement par le gouvernement des despotes dans la plupart des villes grecques et par la rapide expansion des colonies helléniques dans tout le bassin de la Méditerranée. L'art sculptural est dans son évolution archaïque, s'avancant progressivement depuis les primitifs qui s'essayent à la technique du marbre et à la fonte du bronze jusqu'aux maîtres vigoureux et hardis qui exécutent les métopes de Sélinonte et les frontons d'Egine. Parallèlement, comme nous le ferons ressortir par de nombreux rapprochements, l'art monétaire se développe par degrés, depuis l'extrême rudesse de l'estampille sur l'enclume jusqu'aux formes nettement définies et gravées d'une main rude encore mais sûre d'elle-même et enfin maîtresse du coin monétaire.

Durant cette période, les types monétaires sont, en général, des figures d'animaux réels ou fantastiques ou des images empruntées au règne végétal ; à une autre époque on les eut appelés des types héraldiques. La figure humaine commence à paraître seulement au milieu du VI<sup>e</sup> siècle ; le graveur, comme le sculpteur ou le décorateur de vases, lui donne des traits raides et anguleux ; le nez est allongé, la barbe taillée en pointe, les yeux en amande et proéminents ; les cheveux sont figurés par des globules juxtaposés, puis par des rangées de lignes parallèles ; la bouche esquisse un sourire fixe et béat comme les nombreux Apollons primitifs retrouvés dans les ruines de l'Acropole d'Athènes et sur d'autres points de la Grèce. L'ensemble accuse, en Asie mineure, un art tout imprégné de traditions orientales ; à Athènes, à Corinthe, en Thrace et en Macédoine, comme un excès de vigueur et une fougue emportée qui, lorsqu'elle connaîtra la mesure, produira des chefs-d'œuvre ; en Sicile et dans la Grande Grèce, déjà une grande délicatesse de touche qui trahit la civilisation raffinée de Sybaris. Le flan monétaire est, en Asie mineure et en Grèce, globuleux, ovoïde, aux contours irréguliers ; plat et mince, au contraire, dans l'Italie méridionale ou en Sicile. Le revers est occupé par une dépression incuse. Tels sont, Messieurs, les caractères généraux de la période dont nous devons nous entretenir en détail, période obscure et difficile, sans doute, qui soulève



de nombreux problèmes comme toutes les origines, mais intéressante parce qu'elle nous fait assister à la naissance et aux premières évolutions d'un art qui devait bientôt atteindre un degré de perfection que le génie humain n'a jamais dépassé.

Notre seconde époque de la numismatique grecque comprendra depuis le relèvement d'Athènes en 479 jusqu'à Alexandre le Grand en 336. C'est la période de splendeur de l'art grec. A partir de 479, les villes grecques, pour résister à l'ennemi commun toujours menaçant, se groupent autour de la capitale de l'Attique, et bientôt, cette confédération défensive se transforme en un vaste empire maritime au profit d'Athènes dont la prépondérance économique et commerciale s'étend, dès lors, sur le monde hellénique tout entier. Le système monétaire attique se substitue, presque partout, aux systèmes plus anciens, de même que les *chouettes* athéniennes circulent sur tous les marchés, en concurrence avec la monnaie locale dont les types sont de plus en plus nombreux et variés.

Tout d'abord, comme dans la sculpture et dans la peinture de vases, on constate encore dans les types monétaires, un certain archaïsme qu'on est convenu parfois d'appeler le style sévère. Puis, dès le milieu du <sup>v</sup>e siècle, les graveurs des coins, qui souvent aussi, nous le constaterons, étaient graveurs de gemmes, se jouent avec les difficultés techniques ; ils composent, avec une surprenante fécondité, de petits tableaux que caractérisent l'intensité de la vie, la souplesse et l'ampleur des mouvements, le charme et la grâce de l'expression, une harmonie parfaite dans les proportions et la disposition des figures, en dépit de l'exiguïté du cadre qu'offre à l'artiste la gemme gravée ou le coin monétaire. Tandis que seules, les monnaies d'Athènes, de Thèbes et de Corinthe gardent une fixité de types imposée par les nécessités commerciales, partout, dans les plus petites villes du monde hellénique, éclosent et fourmillent des chefs-d'œuvre monétaires dont la contemplation est devenue, à l'époque moderne, le germe fécond de tant de vocations d'artistes et que se disputeront les amoureux de l'art pur et délicat, aussi longtemps que l'humanité vivra. C'est le temps des plus beaux statères d'électrum de Cyzique, d'or pur de Panticapée, de Cius, de Lampsaque, de Philippe de Macédoine ; le temps des admirables pièces d'argent d'Elis, de Larissa, d'Amphipolis, d'Arcadie, de Thasos, des indéfinies variétés du cavalier tarentin ; le temps où Théodote signe les monnaies d'or et d'argent de Clazomène ; le temps enfin des Cimon, des Evénète, des Phrygille et de leurs émules, dont les œuvres, quand elles nous parviennent dans la fleur de leur exécution, nous inspirent un tel respect admiratif

qu'en les touchant nous ressentons comme la crainte de profaner l'idéale et éternelle Beauté

La troisième grande période de l'histoire de la monnaie comprendra l'époque d'Alexandre le Grand jusqu'à l'établissement de la domination romaine sur tous les pays du bassin méditerranéen. Elle est caractérisée par la diffusion rapide et universelle de la monnaie au nom d'Alexandre, puis des rois qui lui ont succédé dans les divers Etats issus du démembrement de son empire. Par contre-coup, le monnayage autonome des villes tend à se restreindre au bronze. Seuls, les grands centres commerciaux continuent à frapper l'argent. Après les monnaies d'Alexandre, ce sont les *chouettes* athéniennes dites du nouveau style, qui se répandent comme numéraire international dans tout l'Orient jusqu'à l'arrivée des Romains.

En 268, la monnaie d'argent fait son apparition dans l'atelier du Capitole, et cette pièce nouvelle, d'un art médiocre, mais d'une ambition sans frein, va bientôt, sous le nom de denier, prendre toute la place et absorber le monnayage grec. Syracuse cesse de battre monnaie en 212, lors de la prise de la ville par Marcellus ; Tarente ferme son atelier en 201 ; Antiochus est défait en 190, Persée en 168 et la liberté des villes grecques est proclamée par Flamininus. Mais c'est la liberté romaine qui, procédant par étapes calculées, abolira tous les droits monétaires des villes, sauf pour la monnaie d'appoint. Corinthe est détruite par Mummius en 146, la même année que Carthage par Scipion ; les tétradrachmes d'Athènes cessent après la prise de la ville par Sylla en 86 ; les suites syriennes prennent fin lorsqu'en l'an 69, l'Arménien Tigrane est dépouillé par Lucullus. En Egypte, le monnayage d'argent s'arrête avec la mort de la fastueuse Cléopâtre.

Cette période qui, ainsi, agonise lentement, par secousses, sous les coups redoublés de la cognée romaine, nous fournit pourtant dans toutes les contrées helléniques, bien que dans un art inférieur à celui de l'époque pré-alexandrine, une merveilleuse galerie de portraits royaux dont l'importance historique est inappréciable. Les types de revers, où l'on sent l'influence de Lysippe et celle des grands graveurs de camées et d'intailles, comme Pyrgotèle et Athénion, reproduisent souvent des œuvres célèbres dues au ciseau des grands sculpteurs contemporains. Dans le dernier siècle pourtant, ces types deviennent conventionnels, industriels plutôt qu'artistiques ; on peut dire, à la décharge des légions de Rome, que quand elles se présentèrent, la décadence était déjà partout absolue, irrémédiable.

La quatrième période est celle du monopole romain : c'est la domi-

nation absolue, sans rivale, sur tout le monde civilisé de l'*aureus* impérial et du denier. Si, pour l'époque grecque, nulle galerie de monuments ne donne, plus complètement que les suites monétaires, l'idée de l'extrême souplesse du génie hellénique et de son inépuisable fécondité, rien ne saurait, non plus, dérouler à nos yeux le tableau de cette administration romaine, méthodique et inflexible dans ses règles, mieux que ces monnaies datées avec tant de précision par les consulats et les puissances tribunicienes et frappées avec une régularité officielle pour consacrer le souvenir de tous les grands événements au fur et à mesure qu'ils se produisent.

Sauf des exceptions que nous expliquerons en leur temps, les villes grecques de l'empire et les colonies latines ne conservent de leur ancien éclat monétaire que le droit de monnayer le bronze pour la circulation locale. Elles le font, d'ailleurs, avec une abondance et une prodigalité de types bien heureuse pour nos études et d'une singulière importance à cause des renseignements historiques qu'on en peut tirer, jusqu'au jour où, dans le cours du III<sup>e</sup> siècle, ce monnayage local meurt de consommation, absorbé lui-même par le mauvais billon que les ateliers de l'Etat déversent sur toutes les provinces.

Le début de la cinquième époque est marqué par la réforme de la monnaie romaine, commencée par Dioclétien, achevée par Constantin : c'est la restauration du denier d'argent, puis la création du sou d'or, le *solidus aureus*. Nous comprendrons dans cette période non seulement les derniers siècles de l'Empire, mais encore les séries byzantines et même les temps mérovingiens, car le monnayage des barbares n'est que le prolongement naturel du monnayage romain, avec des modifications locales et des dégénérescences graduelles qui forment la transition entre la numismatique antique et la numismatique médiévale. Le flan monétaire, dès le temps de Constantin, est devenu mince et plat; les types gravés par d'habiles ouvriers d'industrie plutôt que par des artistes libres dans leurs conceptions, s'immobilisent dans un petit nombre de figures allégoriques et conventionnelles que les barbares ne feront que copier aussi servilement que le permettra leur inexpérience technique.

Nous appellerons la sixième période, le règne du denier carolingien et féodal. Elle se signale, dès le début, par la disparition de la monnaie d'or qui ne reparaitra plus qu'au XIII<sup>e</sup> siècle. La pièce d'argent nouvelle créée par Pépin et Charlemagne se distingue par son flan large et plat, ses légendes en grosses lettres épatées, ses types barbares qui se réduisent presque à l'image d'un temple, à une croix, à un monogramme. C'est le temps, pourtant, où la glyptique,

— dans les écoles rhénanes qui ont conservé à travers toutes les invasions, la tradition antique et des relations suivies avec l'Orient, — produit ces cristaux gravés qui nous révèlent une habileté technique si étonnante qu'on s'est longtemps refusé à croire que ces monuments fussent de travail occidental ; on s'obstinait à vouloir en faire honneur à l'art byzantin.

Le denier féodal, comme notre parisis et notre tournois, n'est par son aspect et ses types, que le prolongement du denier carolingien. Les légendes, si variées à cause de la multiplicité des ateliers, en font le principal intérêt, car tout sentiment d'art est bien, sauf exceptions, banni de la fabrication de ces pièces, minces au point d'en être fragiles, et qui même, dans les pays rhénans et en Germanie, revêtent l'aspect de simples pellicules d'argent estampées.

La septième période qui s'ouvre avec saint Louis pourrait être appelée la période de splendeur de la numismatique médiévale, comme elle est aussi l'apogée de l'architecture gothique. Elle est caractérisée par l'apparition de charmantes pièces, d'un goût artistique achevé, l'une d'argent fin, le gros d'argent (*grossus*), les autres d'or fin, le florin en Italie, l'écu en France (1). La pièce d'or, je vous l'ai dit tout à l'heure, avait disparu depuis la fin de l'époque mérovingienne ; sa réapparition au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle ne fut pas un accident sans lendemain, ni spécial à la France et à l'Italie ; dès la fin du XIII<sup>e</sup> siècle et durant le siècle suivant, de nombreuses espèces d'or sont monnayées dans tous les pays, malgré les terribles crises économiques et les réformes monétaires si multipliées, parfois même si contradictoires, qui bouleversèrent le XIV<sup>e</sup> siècle. C'est pourtant le temps où l'évêque Nicolas Oresme, le sage conseiller de Charles V, écrivait son *Traité des monnaies*, livre dans lequel la théorie de la monnaie est exposée avec une logique et une sûreté de doctrine auxquelles les économistes se plaisent à rendre hommage (1).

La numismatique du Moyen âge n'a plus le même caractère que celle de l'antiquité. A l'encontre de celle-ci, que j'appellerais volontiers la grammaire des sciences archéologiques, elle ne déroule pas à nos yeux les phases successives de l'histoire de l'art dans chaque atelier ; elle ne nous fait connaître aucun nom nouveau de prince ou de chef d'Etat ; elle ne fixe ni dates ni ères nouvelles ; ses types, figés le plus ordinairement dans des formes hiératiques, ne nous conservent point les images d'œuvres de sculpture ou d'archi-

(1) A. Engel et R. Serrure, *Traité de numismatique du Moyen âge*, t. I, Introd., p. XXXII.

(1) Nicolas Oresme, *Traictié des monnoies*, ed. Wolowski. Paris, 1864, in-8°.

lecture dont les originaux auraient disparu ; l'histoire administrative et politique elle-même n'a que par contre-coup son reflet dans les émissions monétaires. Son intérêt est ailleurs : il est surtout d'ordre économique, et sous ce point de vue, cet intérêt est fondamental, tellement nombreuses et variées sont les espèces monétaires qui ont été frappées dans tous les pays, qui sont citées dans tous les contrats et qu'il est essentiel à l'historien de connaître s'il veut se rendre un compte exact de l'état social et des conditions de la vie privée à cette époque.

La numismatique moderne qui constitue notre huitième période se distingue de l'âge précédent par l'apparition des médailles artistiques. Pour la première fois nous voyons se produire le dédoublement de la monnaie et de la médaille, car dans l'antiquité, c'était la monnaie elle-même qui jouait le rôle de monument commémoratif en même temps que celui de signe des échanges et c'est, d'ailleurs, ce double caractère qui rend les suites monétaires grecques et romaines si précieuses pour l'histoire. Au contraire, à l'époque moderne, la monnaie reste fixée dans des types une fois choisis et qui, généralement, se prolongent aussi longtemps que dure un régime politique ; le rôle de monument commémoratif est dévolu à un objet monétaire et spécialement réservé à cet usage, qu'on appelle *médaille*. Ce fut sous l'influence de Pétrarque que dès la fin du xiv<sup>e</sup> siècle, Marco Sesto et Francesco Novello, de Carrare, gravèrent les premières médailles modernes. Je me contente de saluer en passant l'aurore de cet art nouveau, en rappelant les noms de ses précurseurs, les émules et les contemporains de Nicolas de Pise et de Giotto.

Sous la même impulsion de rénovation artistique, la monnaie proprement dite ne tarde pas à se transformer, elle aussi ; elle se modernise par l'apparition du *teston* et du *thaler*, puis, par l'invention du balancier. Après vingt-trois siècles d'expérience et d'incessante activité, le bras vigoureux du *malleator* est enfin condamné au repos et vaincu par une aveugle et brutale machine.

Du moins, le graveur des coins d'acier, lui, opérera toujours son travail lent et pénible dont il ne parvient à faire une œuvre d'art qu'à force de patience minutieuse combinée, — ce qui paraît presque incompréhensible, — avec l'envolée de l'inspiration. Il travaille dans l'infiniment petit, et cette nécessité de métier le porte souvent à cultiver à la fois la gravure des gemmes et celle des coins monétaires. C'est pour cela que dans l'antiquité, comme je vous l'ai dit en passant, ce sont les lithoglyphes qui ont exécuté les plus belles médailles. De même, les grands graveurs de gemmes de la Renaissance, les Valerio Vicentini, les Matteo dal Nassaro, les Guillaume Dupré,

puis leurs successeurs des xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles, se sont souvent plu à exécuter les coins des médailles et des monnaies; ils vivaient en étroite solidarité même avec les graveurs de ces abondantes séries de jetons aux types si variés et si élégants, dont les légendes, parfois si ingénieusement énigmatiques, sont inspirées par cet esprit délicat et fin jusqu'à la subtilité, qui distingue les humanistes des derniers siècles. Aujourd'hui encore, médailleurs et graveurs de gemmes sont groupés côte à côte et sous la même rubrique dans nos Expositions annuelles.

Tel est, Messieurs, l'immense domaine que nous avons à explorer. Nous venons d'en jalonner les grandes étapes à travers l'histoire; nous allons maintenant refaire la route, lentement, en voyageurs consciencieux et curieux de tout voir et de tout connaître.

Comme il importe essentiellement, suivant l'esprit de la fondation, de donner à ces leçons un caractère d'utilité pratique autant que théorique, j'ai cherché quel pourrait être le moyen le plus commode de montrer aux assistants sinon les médailles elles-mêmes, au moins leur image. J'ai pensé que le mieux est de faire exécuter des planches en phototypie sur chacune desquelles seront reproduites un certain nombre de pièces. Ces planches seront, quand il y aura lieu, distribuées en nombre dans les rangs des auditeurs pour la durée de la leçon, et ainsi, chacun pourra suivre la démonstration et les explications du professeur, en même temps que prendre des notes personnelles, s'il le juge à propos. De la sorte, si nos entretiens ne forment pas des numismates de profession, — ce qu'on ne devient guère qu'à la longue et en fréquentant assidûment les médailliers publics ou en se formant pour soi-même une collection, — du moins l'examen de nos planches sera comme une leçon de choses; il suggérera à tous de féconds rapprochements archéologiques ou artistiques; il déterminera et affirmera, mieux que ma démonstration théorique, la place éminente que la numismatique, quand la succession de ses éléments est bien établie, doit occuper dans l'histoire de l'art aussi bien que dans les sciences économiques et sociales.

E. BABELON,

*Membre de l'Institut*

3 Janvier 1903.

---

---

LAVAL. — IMPRIMERIE PARISIENNE, L. BARNÉOUD & C<sup>ie</sup>.

---

A. CHEVALIER-MARESCQ ET C<sup>ie</sup>, EDITEURS  
20, RUE SOUFFLOT, PARIS

---

REVUE INTERNATIONALE  
DE  
**L'ENSEIGNEMENT**

PUBLIÉE

Par la Société de l'Enseignement supérieur

Rédacteur en chef: **FRANÇOIS PICAUVET**

Parait le 15 de chaque mois par fascicule de 96 pages  
20, Rue Soufflot, PARIS

ABONNEMENT ANNUEL. France et Union postale, 24 fr. LA LIVRAISON, 2 fr 50

Chaque année parue forme deux volumes  
du prix de 10 fr. chaque

La Collection comprenant 34 vol. de 1881 à 1896 . . . . . 200 francs

**AVIS A MM. LES COLLABORATEURS**

Les demandes de tirages à part et d'extraits doivent être envoyées à  
l'éditeur avec le bon à tirer.

**PRIX DES TIRAGES A PART**

8 PAGES AVEC COUVERTURE		16 PAGES AVEC COUVERTURE	
100 exemplaires . . . . .	20 fr.	100 exemplaires . . . . .	25 fr.
Par 50, en plus . . . . .	5 fr.	Par 50, en plus . . . . .	6 fr.

**SIMPLES EXTRAITS**

Feuilles de 16 pages sur le tirage sans pagination spéciale et avec  
la couverture de la Revue . . . . . 6 fr. le 100

---

LAVAL. — IMPRIMERIE PARISIENNE, L. BARNEOUD & C<sup>ie</sup>.